



« DES BOUQUETS POUR MARGOT, MARGUERITE.... »

CRIS  
ET  
TABLEAUX  
DE  
PARIS

La diversité inouïe de la collection de Jeux de l'Oie que présente M. Henry D'Allemagne nous a beaucoup frappé. Certes, c'est toujours une oie, que de neuf en neuf cases, trouvent les joueurs attentifs; mais en conduisant leur pion, que la fantaisie des dés fait progresser avec plus ou moins de bonheur, les partenaires parcourent les nombreuses cases intermédiaires. Ainsi, les pions cheminent au travers d'un labyrinthe qui comporte soixante-trois divisions. Pour meubler chacune de ces cases, « l'ymagier » a trouvé l'occasion de développer un thème qui nous surprend par sa variété et par sa fantaisie : que ce soit *le Voyage à l'Île de Cythère, les Aventures de Télémaque, les Fables de La Fontaine, l'Histoire de France, la Révolution française* ou *les Cris de Paris*.

L'attention des enfants s'est-elle beaucoup attachée à cette occasion d'apprendre ? Il n'en faut pas douter. En tous les cas la séduction du décor corsait l'intérêt du jeu qui, si nous en croyons Saint-Simon, n'était pas toujours pratiqué par des amateurs de première jeunesse. Le chroniqueur rappelle en effet, qu'après la mort du Dauphin, fils aîné de Louis XIV, tous les jeux cessèrent à Marly et la Dauphine, enfermée dans son appartement, demanda des consolations au jeu de l'oie.

M. D'Allemagne s'est particulièrement intéressé aux jeux qui évoquent les cris de Paris; il a désiré étendre son sujet sur ce point. Mais comment séparer le modeste colporteur, de la rue qui est son milieu ambiant; l'un et l'autre font corps. Aussi l'érudit collectionneur, recherchant dans ses cartons d'estampes, a arrêté son choix sur deux séries de lithographies datant de l'époque de la Restauration : *les Cris de Paris* de Carl Vernet et *les Tableaux de Paris* de J. H. Marlet.

La première collection est bien connue, elle comprend cent sujets qui ont été maintes fois étudiés et reproduits. Le maître a d'un crayon nerveux, dessiné avec une virtuosité étonnante, la silhouette de chacun des personnages. Les petites figurines s'animent en modulant leur mélodie que le sous-titre de chaque épreuve nous fait connaître.

La série des Marlet est bien moins spirituelle, mais son côté anecdotique la rend très attachante. Elle est peu connue du grand public et ne paraît pas avoir, jusqu'ici, fait l'objet d'une étude d'ensemble.

Depuis *les Crieries de Paris* écrites au XIII<sup>e</sup> siècle par Guillaume de la Villeneuve, et publiées par Alfred Franklin :

*Or vous dirai en quele guise  
Et en quele manière vont  
Cil qui denrées a vendre ont,*

les écrivains et les peintres se sont attachés à retracer la silhouette cocasse de ces gagne-petit ambulants qui, inlassablement sollicitent les passants. Jacques Callot, Abraham Bosse, Pierre Brébiette, Sébastien Leclerc nous les présentent au temps de Louis XIII et de Louis XIV. Bouchardon, Boucher et Cochin les observent durant le siècle suivant. Sous Louis XVI, Laurent Sébastien Mercier, les décrit de sa plume alerte et alors, nous croyons les entendre. « Non, il n'y a pas de ville au monde où les crieurs et les crieuses des rues aient une voix plus aiguë et plus perçante. Il faut les entendre élaner leurs voix par-dessus les toits; leur gosier surmonte le bruit et le tapage des carrefours. Il est impossible à l'étranger de comprendre la chose; le Parisien ne la distingue jamais que par routine. Le porteur d'eau, la crieuse de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c'est à qui chantera ses marchandises sur un mode haut et déchirant. Tous ces cris discordants forment un ensemble dont on n'a point idée lorsqu'on ne l'a point entendu... il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes de ne point se tromper et c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre. »

La pauvre vieille de Carle Vernet, son panier au bras, présente ses « Gâteaux de Nanterre, des gâteaux fins », le vendeur de billets de loterie tente les amateurs « au dernier les bons, cinquante louis pour douze sous » et toujours il trouve preneur tant sont grandes la crédulité des hommes et l'attrait de l'argent. Le petit ramoneur savoyard propose ses services « du haut en bas » tandis que la gracieuse fleuriste, abritée sous un parasol, compose « des bouquets pour Margot, Marguerite ». Et les appels se succèdent scandant les annonces de l'aurore au crépuscule, les voix douces ou rauques, traînantes ou rythmées, jeunes ou vieilles, aiguës ou graves sollicitent le riche, le bourgeois, le boutiquier ou l'artisan tout au cours de l'année. Ainsi l'humble travailleur, prend de la peine et va de porte en porte pour gagner modestement son pain quotidien.

Jean-Henri Marlet nous révèle maints aspects de la cité. L'artiste a vu le jour à Autun en 1770, il s'est éteint en 1847. Il a été élève de l'Académie de Dijon, puis fréquenta l'atelier du Baron Regnault. Son activité se révèle multiple, il fut à la fois peintre, graveur et lithographe. Nous avons retrouvé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale son visage régulier, tracé de sa propre main. Son abondante chevelure découvre un profil énergique au menton volontaire. Il s'est représenté au milieu d'un groupe de vingt-cinq personnages, tous habitués des dîners du Vaudeville, du Caveau Moderne ou des Soupers de Momus. Il est en compagnie de Dupaty, de Jouy, du vaudevilliste Désaugiers et du chansonnier P.-J. de Béranger.

La lithographie, dont la vogue est toute récente, apporte un bouleversement considérable dans les procédés de reproduction. Elle intéresse, dès le début, notre artiste qui se passionne pour cette technique simple, ce procédé franc de dessin direct sur la pierre. Il fait tirer ses épreuves chez le Comte de Lasteyrie qui a introduit en France l'invention de Senefelder, puis bientôt il imprime lui-même. Une place particulière doit être réservée dans son œuvre lithographique aux *Tableaux de Paris* : c'est à eux seuls que nous désirons nous intéresser ici.

Ils ont paru sans date en douze livraisons. Paul Lacombe situe leur publication entre 1821 et 1823. Chaque cahier comprend six feuillets de texte imprimé d'un seul côté et six planches, soit pour l'ouvrage entier soixante-douze feuilles de texte et soixante-douze planches. Chaque livraison se présentait enrobée dans une couverture dont le recto offre comme sujet : *La Folie découvrant la Vérité* devant une vue de Paris. L'une de ces couvertures peut servir de titre à l'ouvrage entier. Il n'a été fait qu'un faux-titre portant ces mots : *Nouveaux Tableaux de Paris*. Chaque planche présente dans la marge supérieure un titre courant : *Tableaux de Paris*. La plupart des scènes sont signées de Marlet, quelques-unes cependant, dues au talent de V. Auger, de Brocas et de



LE SAVETIER (CARLE VERNET)

Feuchères, portent leurs noms. Il a été tiré trois sortes d'épreuves en noir, avec fond bistre et en couleurs. Ces dernières sont d'une exécution qui laisse à désirer.

Les lithographies que nous avons eues en mains ont été imprimées sur les presses du Comte de Lasteyrie et sur celles de Marlet, à l'exception de deux qui portent la marque de Demanne, rue d'Enghien, 39. Lacombe a relevé le millésime 1823 sur le sujet : *Le méridien du Palais-Royal*. Nous avons pu lire la date 1821 sur quatre compositions : *Le faux-affamé*, *Balance sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois*, *Marchand et Tondeur de chiens sur le Pont-Neuf*, et *Le bouquiniste sur le quai Voltaire*.

Les textes qui accompagnent ces planches méritent attention. Ils sont écrits d'un style rapide et coloré et nous apportent maintes précisions sur les sujets représentés, nous nous y reporterons souvent. Quels sont les auteurs de ces pages ? Les premières sont signées V..., les dernières sont l'œuvre de P. J. S. Duffy de l'Yonne. Nous avons la certitude que les

chroniqueurs ont eu en main les *Tableaux de Paris* de Sébastien Mercier dont les douze tomes ont été publiés à Amsterdam de 1782 à 1788 et *L'hermite de la Chaussée d'Antin* de Jouy, en cinq volumes, édité à Paris en 1813. Il est patent que ces écrivains ont emprunté à leurs prédécesseurs maintes précisions.

Paul Lacombe n'a jamais rencontré d'épreuves numérotées. Les deux albums que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris présentent les planches dans un ordre légèrement différent (ce dernier recueil est truffé de plusieurs dessins originaux dont certains, restés à l'état d'études n'ont pas été lithographiés). Il ne semble pas que Marlet ait voulu suivre un plan d'ensemble, le hasard seul l'a guidé dans le choix des sujets dont les personnages évoluent dans les divers quartiers de la capitale. Cela nous donne donc toute liberté pour présenter en un classement arbitraire les quarante-cinq épreuves de la collection D'Allemagne.

## LES PETITS MÉTIERS

### 1 — LES PORTEURS D'EAU

Les porteurs d'eau, animent de leur va-et-vient continuel les abords de la Fontaine Saint-Eustache. Cet édifice est alimenté par la pompe Notre-Dame et souvent on le nomme



LES PORTEURS D'EAU

Fontaine de Tantale. Un filet limpide s'écoule d'une coquille placée juste au-dessous d'un masque couronné de fruits dont les lèvres avides ne peuvent atteindre le précieux liquide. L'opinion publique veut y retrouver une allusion au supplice du roi de Lydie, qui offrit aux dieux des victimes humaines.

Le métier de porteur d'eau est pénible, la charge est pesante, la sangle s'imprime sur leurs robustes épaules tandis que les arceaux les aident à maintenir, dans un équilibre relatif, les seaux emplis. Leur adresse égale leur honnêteté, cependant, l'un d'eux vient d'être distrait, il a heurté la cruche d'une jeune fille. Le minois attristé nous remet en mémoire le jeune modèle de Greuze tandis qu'au second plan nous apercevons une femme qui écoute les galants propos de son « attentif ».

Avant la Révolution la Compagnie Duffaud concurrençait les portefaix indépendants; elle fournissait aux Parisiens les eaux de la Seine clarifiées pour deux sous six deniers la voie. Les charretiers s'annonçaient en sonnant du cor. Les porteurs en vestes et culottes bleues, ornées de boutons jaunes, arboraient un bonnet sur lequel brillait une plaque aux armes de la Ville et du Roi.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, les fontaines se sont multipliées et les porteurs d'origine savoyarde ou auvergnate ont gardé leur indépendance en même temps que leurs vêtements campagnards.

## 2 — LE MARCHAND D'ENCRE DEVANT LES ARCHIVES DU ROYAUME

Le marchand d'encre parcourt tous les quartiers de la cité. Il vient d'arrêter son âne, tout bruisant de sonnailles, devant le portail de l'Hôtel de Soubise. Les écoliers, aux mains maculées de taches brunes, accourent pour faire remplir leurs godets tout comme l'écrivain en échoppe qui porte avec ostentation sa plume d'oie sur l'oreille. Le baudet, lourdement bâti transporte un véritable magasin ambulante. Il met à profit ce court instant de répit pour absorber son picotin.

## 3 — LA LAITIÈRE DU MARCHÉ SAINT-MARTIN

La jeune paysanne s'est installée devant une boutique proche du Marché Saint-Martin dont les bâtiments tout nouvellement édifiés ont été achevés en 1817. Les pratiques sont nombreuses à cette heure matinale. Un garçonnet déjà servi emporte avec précaution sa jatte pleine. Une jeune femme s'impatiente son bambin sur les bras, tandis que trois commères forment un trio babillard qui, bien des fois, se renouvellera durant la matinée.

## 4 — LE MARCHAND D'ESTAMPES

C'est sur le Pont au Change que les brocanteurs s'installent, près du quai des Lunettes. Ils y tiennent leur assises de midi à quatre heures du soir. La matinée est employée aux révisions des ventes de la veille. Trottoirs et parapets sont couverts d'estampes; leur entassement attire la foule des amateurs et des curieux contemporains du Cousin Pons. Le marchand a l'air rébarbatif, avec sa chevelure hérissée, c'est qu'il est attentif et suppute la compréhension de l'acheteur. Il évalue ce qu'il va pouvoir tirer de cet enthousiasme et ceci explique son air fascinateur. Et bientôt, ayant délié sa bourse, l'acheteur partira satisfait comme le héros de Balzac, tenant paternellement sous son bras, « une de ces trouvailles que l'on emporte, avec quel amour ! amateur, vous le savez ! »

## 5 — BALANCE SUR LA PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

L'appareil est installé face à l'église devant la noble architecture du palais du Louvre sur laquelle se distingue le bas-relief de Cartellier : *La Gloire distribuant des couronnes*. Il n'est pas encore onze heures du matin. La petite table, à gauche, chargée de gobelets, est gardée par un chien. L'animal attend son maître Esprit, qui s'est rendu célèbre par ses tours de physique. Une élégante, aux formes rebondies a quitté sa province, elle est venue interroger la balance et consulter Mlle Lenormand, la célèbre cartomancienne. Un marchand d'eau de Cologne propose ses fioles mais la dame pesante est distraite, toute au souci de l'aiguille inexorable.

## 6 — MARCHAND ET TONDEUR DE CHIENS SUR LE PONT-NEUF

Azor se laisse tondre sans une plainte, devant le regard attendri de sa maîtresse qui « n'a consenti à le faire souffrir que pour le rendre plus beau ». La femme est âgée et le caniche n'est plus à la mode. Porte-t-il sur son collier une inscription spirituelle comme jadis la levrette



MARCHAND ET TONDEUR DE CHIENS SUR LE PONT-NEUF

de Beaumarchais ? L'auteur du *Barbier de Séville* avait fait graver ces mots sur la plaque de sa chienne préférée : « Je suis Mademoiselle Follette, Beaumarchais m'appartient. Nous habitons sur le boulevard. »

Au second plan, sur la droite, on aperçoit la modeste baraque d'une marchande d'échaudés, de gâteaux et « de petits pâtés de la semaine dernière ». Son auvent nous masque la statue d'Henri IV.

## 7 — LES CHARBONNIERS

Les charbonniers que l'on appelle familièrement « plumets » ne sont point querelleurs. Cependant deux rivaux se disputent la pratique d'une grande maison et ils en sont venus aux mains. Heureusement une femme s'élançe, pour séparer les deux antagonistes et adroitement elle les réconcilie en montrant l'enseigne du cabaret : *Aux amis de la paix*.

La disposition des personnages évoque l'affiche que Daumier dessinera, vers le milieu du siècle, pour son ami Desroches, directeur d'un important entrepôt de charbon.

\* \* \*

*Le bouquiniste sur le quai Voltaire, les bains à domicile, le marchand de lait d'ânesse, l'homme-affiche de la Place des Victoires, le marchand de mort aux rats* augmentent ce menu peuple de gagne-petit qui rendait Paris si pittoresque et dont Marlet nous a gardé le souvenir.

## LES BATELEURS

## 8 — DANSEURS D'ÉCHASSES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Une foule d'oisifs fréquentent la promenade : c'est pourquoi les baladins y sont légion. Cette « gent sauteuse ou chantante... met un impôt assuré sur la curiosité parisienne ». Les petits habitants des Landes, montés sur leurs échasses s'exhibent en cadence. Le père, à califourchon sur son cheval, les dirige du haut de sa monture pacifique, la mère marque la mesure en frappant sur une grosse caisse tandis qu'un ménétrier racle consciencieusement son violon. C'est un spectacle nouveau et bien attirant pour les parisiens qui n'ont jamais vu que le pavé boueux de leurs rues étroites. Et les enfants géants, habitués aux terrains sablonneux et mouvants des régions bordelaises, évoluent avec grâce à six pieds au-dessus du sol.

## 9 — L'ESCAMOTEUR SUR LE BOULEVARD, PRÈS LE CHATEAU D'EAU

Tout près de la fontaine jaillissante du Boulevard Bondi, l'escamoteur s'est installé. La foule est dense entre ces deux arcs de triomphe que « nous nommons modestement Porte Saint-Martin et Porte Saint-Denis ». La bonne d'enfant, le jeune soldat, l'étudiant et le provincial restent stupéfaits devant l'opérateur qui change une pomme de reinette en courge ou en lapin de garenne. Le public riche n'est pas là. C'est que les gens du monde, friands des mêmes spectacles, vont chez l'escamoteur Olivier ou chez le physicien Comte, pour voir les mêmes attractions dans un décor plus élégant.

## 10 — SAUTEURS, EN FACE LES VARIÉTÉS

L'équilibriste, le corps renversé, s'appuie sur une seule jambe. Elle supporte, sur sa robuste poitrine, le double fardeau d'un garçonnet tenant un bambin. Un bruyant trio de musiciens attire les passants, l'un marque la mesure en frappant sur une caisse, l'autre s'époumone en soufflant dans une clarinette, le troisième fait tinter son triangle. Le spectacle se déroule devant le théâtre des Variétés dont la façade, qui n'a pas changé, nous est familière. A droite se détache la rotonde des Panoramas.

\* \* \*

Bien d'autres scènes de ce genre figurent dans les tableaux de Marlet. *Les singes, Une soirée de musiciens italiens sur le boulevard, La force du poignet, Les polichinelles*. Tous ces artistes appartiennent à cette grande famille des bouffons, des baladins, des jongleurs, des bateleurs, de mimes qui ont abandonné la rue pour la piste ou pour la scène et que les Parisiens d'aujourd'hui vont applaudir au cirque ou au music-hall.

## HALLES ET MARCHÉS

## 11 — NOUVEAU MARCHÉ AUX POISSONS

Il est cinq heures du matin. Deux inspecteurs et une matrone, constituant un véritable syndic, président à la répartition du poisson et reçoivent les enchères des marchands de détail. C'est là, au voisinage de la Fontaine des Innocents, que tous ces « hôtes salés » sont rassemblés; ils viennent de Dieppe ou d'Harfleur et ont pendant de longues heures voyagé en poste.

## 12 — DÉJEUNER A LA HALLE

Les ménagères s'attardent au milieu des amoncellements de légumes et de fruits que les cultivateurs et les jardiniers ont apportés durant la nuit. Malgré cette foule dense et bruyante les jeunes marchandes de saucisses circulent, l'éventaire en avant, en proposant leurs denrées qu'elles font griller, tout en marchant, sur un minuscule fourneau.

13 — LES FORTS ET LES POISSARDES DANSANT AUTOUR DE LA STATUE  
D'HENRI IV LE JOUR DE LA SAINT-HENRI

Le jour de la Saint-Henri, les forts de la halle et les poissardes se réunissent sur le terre-plein du Pont-Neuf, au pied de la statue du Béarnais, qui vient d'être inaugurée tout récemment, le 25 Août 1818. Les musiciens accompagnent les danseurs et le bal s'organise. Le « marquis » du premier plan est un mime réputé, bien célèbre sur les places publiques. On le surnommait le Turc car il était vêtu à l'orientale, il faisait rire tout en gardant un visage impassible. Après un séjour en province il vient de reparaitre en habit à la française. « Il avait des boutons d'acier, la bourse, l'épée, la veste brodée et des airs ridicules des anciens seigneurs. » (*sic*)



